

d'étonnement si grand, que tout l'intérêt de la soirée se concentra autour d'elle. Ce fut pour la jeune femme un de ces jours heureux où l'atmosphère qui vous entoure se fait limpide, légère, vibrante, pour vous apporter tous les rayons, toutes les adulations du succès. Quant au mari, on oublia presque de l'approuver, et comme tous les éblouissements font une ombre profonde autour d'eux, il se trouva relégué ni plus ni moins qu'un comparse dans le coin le plus obscur de la scène.

Après tout, cette passion qui s'était révélée dans le jeu de la chanteuse, dans sa voix doublée de charme et de tendresse, était inspirée par lui. Lui seul donnait la flamme à ces yeux profonds ; et cette idée aurait dû le rendre fier, mais la vanité du comédien fut plus forte. A la fin du spectacle, il appela le chef de claque et le seconda de la belle façon. On avait manqué ses entrées, ses sorties, oublié le rappel du troisième acte. Il se plaindrait au directeur...

Hélas ! Il eut beau dire, et la claque eut beau saire, la faveur du public désormais conquise à sa femme lui resta définitivement. Il y eut pour elle un bonheur de rôles bien choisis, appropriés à son talent, à sa beauté, où elle apparaissait avec la tranquillité d'une mondaine entrant au bal parée des couleurs qui lui vont et sûre d'une ovation. A chaque nouveau succès, le mari se montrait triste, nerveux, irritable. Cela lui faisait l'effet d'un vol, cette vogue qui s'en allait de lui à elle sans retour. Longtemps il essaya de cacher à tous, surtout à sa femme, cette souffrance inavouable ; mais un soir, comme elle montait l'escalier de sa loge, tenant à deux mains sa robe chargée de bouquets, et que, toute à son triomphe elle lui disait d'une voix encore oppressée de la secousse des applaudissements : " Nous avons une belle salle aujourd'hui. " Il lui répondit : " Tu trouves ! " ... si ironique, si amer, que l'esprit de la jeune femme s'ouvrit à la vérité subitement.

Son mari était jaloux ! non pas d'une jalousie d'amant qui veut sa femme belle pour lui, mais d'une jalousie d'artiste, froide, féroce, implacable. Parfois, quand elle s'arrêtait à la fin d'un air et que les bravos multipliés tombaient vers elle de toutes les mains tendues, il affectait une physionomie impassible, distraite, et son regard absent semblait dire aux spectateurs : " Quand vous aurez fini d'applaudir, moi je chanterai. "

Oh ! les applaudissements, ce bruit de grêle qui a de si douces résonances dans les couloirs, la salle, les coulisses, lorsqu'une fois on l'a connu, il est impossible de s'en passer. Les grands comédiens ne meurent ni de maladie ni de vieillesse ; ils cessent d'exister quand on ne les applaudit plus. Celui-ci devant l'indifférence du public, fut pris d'un véritable désespoir. Il maigrissait, devenait hargneux, méchant. Il avait beau se raisonner, regarder bien en face son mal inguérissable, se répéter avant d'entrer en scène :

— C'est ma femme pourtant... Et je l'aime !

A la facticité du théâtre, le sentiment vrai tombait tout de suite, il aimait encore la femme, mais il détestait la cantatrice. Elle s'en apercevait bien, et, comme on soigne un malade, surveillait cette triste manie. D'abord elle avait songé à amoindrir son succès, en se ménageant, en ne donnant pas toute sa voix, tous ses moyens : mais ces résolutions comme celles du mari ne tenaient pas devant le feu de la rampe. Son talent, presque indépendant d'elle-même, dépassait sa volonté. Alors elle s'humilia, se fit petite devant lui. C'était des conseils qu'elle lui demandait ; s'il l'avait trouvée bonne, s'il comprenait bien le rôle ainsi...

Naturellement, l'autre n'était jamais content. Avec cet air bonhomme, ce ton de fausse camaraderie que les comédiens ont entre eux, il lui disait, les soirs où elle avait le plus de succès :

— Surveille-toi, petite... ça ne va pas en ce moment... tu n'es pas en progrès.

D'autres fois il voulait l'empêcher de chanter :

— Prends garde, tu te prodigues... tu en fais trop... Ne lasses pas ta chance... Tiens, sais-tu ! tu devrais prendre un congé.

Il descendait jusqu'aux prétextes bêtes. Elle était enrhumée, pas en voix. Ou bien il lui cherchait des querelles de cabotin.

— Tu as repris trop vite la finale du duo... tu as tué mon effet... C'est un parti pris.

Sans s'apercevoir, le malheureux ! que c'était lui qui la gênait dans son jeu, précipitait les répliques pour l'empêcher d'être applaudie et, dans son désir de reprendre son public, accaparait le haut bout de la scène, laissant sa femme chanter au second plan. Elle ne se plaignait pas, elle l'aimait trop. D'ailleurs, le triomphe rend indulgent, et chaque soir, de l'ombre où elle essayait de se blottir, de s'effacer, le succès l'obligeait à reparaitre glorieusement en pleine lumière. Au théâtre, on s'aperçut vite de ce singulier cas de jalousie, et les camarades s'en amusèrent. On accablait le chanteur de compliments sur le talent de sa femme. On lui mettait sous les yeux l'article de la veille où, à la suite de quatre grandes colonnes consacrées à l'étoile, le critique accordait quelques lignes à la vogue presque éteinte du mari. Un jour, en venant de lire un de ces articles, il entra dans la loge de sa femme, furieux, le journal déployé, et lui dit, blême de colère :

— Cet homme a donc été votre amant ?

Il en arrivait à ce degré d'injure. Aussi la malheureuse femme, fêtée, envinée, dont le nom en vedette sur l'affiche se liait maintenant à tous les coins de Paris, accaparé même par les étalages comme une chance de succès, par les étiquettes menues et dorées des confiseurs, des parfumeurs, avait l'existence la plus triste, la plus humiliée. Elle n'osait plus ouvrir un journal, de peur de lire son éloge, pleurerait sur les fleurs qu'on lui jetait et qu'elle laissait mourir dans un coin de sa loge pour ne pas perpétuer à la maison le souvenir cruel de ces triomphantes soirées. Elle voulut renoncer au théâtre, mais son mari s'y opposa.

— On dira que c'est moi qui t'ai fait partir.

Et l'horrible supplice continua pour tous deux.

Un soir de première représentation, la chanteuse allait entrer en scène. Quelqu'un lui dit :

— Tenez-vous bien... Il y a une cabale dans la salle contre vous.

Cela la fit rire. Une cabale contre elle ? Et à propos de quoi, bon Dieu !... Elle qui n'avait que des sympathies, qui vivait en dehors de toute coterie. C'était bien vrai, pourtant. Au milieu de la pièce, dans un grand duo avec son mari, au moment où sa voix superbe, montée au plus haut point de son registre, achevait le son sur une suite de notes égales et pures comme les perles rondes d'un collier, une bordée de sifflets l'arrêta net. La salle était aussi émue, aussi surprise qu'elle-même. Le souffle des respirations paraissait suspendu, prisonnier dans les poitrines comme le trait qu'elle n'avait pas pu finir. Tout à coup une idée folle, épouvantable lui traversa l'esprit... Il était seul en scène, en face d'elle. Elle le regarda fixement, et vit passer dans ses yeux l'éclair d'un mauvais sourire. La pauvre femme comprit. Les sanglots l'étouffaient. Elle ne put que fondre en larmes, et disparaître aveuglée dans l'encombrement des coulisses...

C'était son mari qui l'avait fait siffler.

ALPHONSE DAUDET.

## M. LE COMTE DE MUN

(Voir gravure)

La rentrée à la Chambre des députés du comte de Mun, comme représentant de Morlaix, a été une véritable joie pour le Parlement, qui était privé depuis les élections générales d'un de ses orateurs les plus puissants, les plus élégants, toujours écouté avec intérêt et respect.

Né en 1841, le comte de Mun était capitaine de cuirassiers en 1870. Après la guerre, il employa tous ses loisirs à la création des cercles catholiques d'ouvriers dont on connaît la grande extension et l'utile influence. En 1875, il donna sa démission d'officier et fut nommé en 1877 député de Pontivy. Invalide à Pontivy en 1878, il revint à la Chambre trois ans plus tard, après une très belle campagne de conférences, pendant lesquelles il répandit à travers la France ses idées de socialiste chrétien. Depuis, il a toujours siégé au Palais Bourbon, sauf pendant ces trois mois, gardant toujours à la tribune parlementaire cette dignité que tant d'autres ont compromise si souvent.

## EDIFICES REMARQUABLES AUX ETATS-UNIS

Le temple maçonnique, à Chicago, est une des constructions les plus étranges du génie américain. Elle a coûté quatre millions et demi de dollars, et est construite en granit, en marbre, en acier et en terra-cotta. Elle a, du niveau de la rue au sommet du toit, trois cent deux pieds de hauteur, et compte vingt et un étages, elle mesure cent soixante-dix pieds de façade, cent treize de profondeur ; l'entrée est formée par une arche en granit, de quarante pieds de haut par 38 de large. Quatorze élévateurs marchant avec une vitesse de neuf milles à l'heure desservent l'édifice. La longueur de leurs câbles réunis, atteint seize milles. Le sommet est recouvert d'une immense toiture en verre, formant une promenade, ou vaste *Hall*, où 2,000 personnes peuvent se promener à l'aise. C'est le plus haut point d'élévation de la ville, qu'il domine entièrement dans toutes les directions. Le service d'eau de ce vaste édifice est fourni par des pompes donnant de deux à quatre mille gallons d'eau par minute, et emplissant un réservoir de deux cent quarante pieds de long, cent pieds de large et cinquante pieds de profondeur.

La chaleur est entretenue par 40,000 pieds de radiateurs, et la lumière par 7,000 lampes à incandescence. Les fils électriques parcourant le bâtiment atteignent une longueur de 53 milles, et on estime à 50 tonnes le reste de l'installation électrique.

La gravure représente également, à droite, la fameuse roue Ferris, de 265 pieds de haut ; le capitol de Washington, 288 pieds ; la statue de la Liberté, 301 pieds, et l'Eglise de la Trinité, 284 pieds. Les tours de Notre-Dame de Montréal n'ont que 227 pieds de haut.

## LES TROUBLES EN SICILE

(Voir gravure)

On connaît les graves événements qui désolent l'Italie en ce moment. Une crise économique des plus graves, conséquence des armements excessifs de la Péninsule et des mauvaises relations commerciales qu'elle entretient avec la France, a amené des incidents sanglants. C'est surtout en Sicile que les troubles agraires ont été terribles. Des populations entières se sont soulevées, des rencontres ont mis aux prises la troupe et les habitants. En moins de deux mois, on a compté plus de cent cinquante morts.

Depuis quelques semaines, le général Morra, dont nous donnons le portrait, est chargé de la direction des affaires et de la haute police de l'île, qui est placée en état de siège et est occupée par quarante-cinq mille hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. L'énergie du général Morra semble avoir porté déjà de bons résultats, le désarmement suit son cours et, du reste, les Siciliens sont si pauvres qu'ils trouvent une source inespérée de bénéfices dans la venue de cette imposante force militaire.

Une des villes ensanglantées par ces troupes a été Palerme, cette cité magnifique, remarquable par ses monuments, églises et palais de toute beauté, remplis de toiles et de sculptures merveilleuses. Mais hélas ! l'air de prospérité ne se répand pas hors les faubourgs de la ville, et la misère est grande par delà le Monte Pellegrino, dont la haute masse domine la capitale.

Au premier plan de la vue que nous reproduisons, on voit les deux ports qui sont très fréquentés par les bateaux marchands de la Méditerranée.

L'Ami des Salons est en train de faire le tour du monde, et d'une manière on ne peut plus agréable. On vent l'avoir partout, et on a raison. Prix, 10c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.